

Page 32: Cinq sur cinq / Tous les sons sont à Bergen
Page 33: On y croit / Irène Dréssel
Page 34: Casque t'écoutes ? / Anthony Bajon

MUSIQUE/



Campagne
de concerts

Au Run Ar Puffs, dans le Finistère, mardi. PHOTO: VINCENT GODRIQU



Au Run Ar Puñs, dans le Finistère, mardi. PHOTO VINCENT GOURIOU



Au Moulin de Brainans, dans le Jura, en 2009. PHOTO MOULIN DE BRAINANS



Initiée en 2019 par le collectif Lost in Traditions, la Big, en Corrèze, n'est active que l'été,

Dans le rural, le son fait sens

Hors des circuits balisés des tournées, des dizaines de petites salles au fonctionnement artisanal irriguent les campagnes. Les budgets sont serrés mais le travail auprès de la population les a installées dans le paysage. Tour d'horizon du Finistère au Jura en passant par la Corrèze.

Par ANTOINE GAILHANOU

Depuis Chateaulin, petite ville de 5 000 âmes au cœur du Finistère, on peut monter en voiture vers le Plateau de la Gare. Le bourg laisse vite place à

un hameau, puis une route boisée, avant d'arriver au milieu d'une zone d'activité aux blocs de tôle élevés en pleine campagne. Mais un étroit chemin retrouve le bocage, menant droit au Run Ar Puñs. Là, depuis 1978, son fondateur Jakez L'Haridon a fait de cette ferme fa-

miliale un bar et une salle de concert. Dans sa fosse de 300 places, on a pu voir avant la crise des groupes aussi intéressants que Lysistrata, Rezinsky ou Delgres.

Le Run fait partie de ces lieux qui font vivre les musiques actuelles en milieu rural, en dehors du circuit

habituel des tournées. Quinze sont adhérents de la Fedelima (Fédération des lieux de musiques actuelles) et se réunissent chaque année lors de rencontres sur la ruralité. Parmi eux, on trouve le Doc à Saint-Germain-d'Ectot (278 habitants) dans le Calvados, l'Echo System à Scey-sur-Saône-et-Saint-Albin (1550 habitants) dans la Haute-Saône ou encore Art'Cade à Sainte-Croix-Volvestre dans l'Ariège (634 habitants). Mais il en existe une myriade d'autres, dans des villages d'une centaine d'habitants ou des petites villes, avec une salle fixe ou en itinérance, labellisés Smac (scène de musiques actuelles) ou non. Partout, le projet reste le même : promouvoir les musiques actuelles hors de l'habituel cadre urbain. Ce qui mène ces lieux à se réinventer, en complémentarité de leurs homologues citadins. Tant par nécessité que par volonté propre.

«Le public se gère tout seul»

Ces salles font d'abord face à une réalité matérielle : leur budget annuel est au mieux de 700 000 euros, là où celui des grandes métropoles dépasse vite le million. Ces derniers bénéficient notamment d'appuis solides des collectivités territoriales, inaccessibles pour les petites communes. De plus, ces sal-

les rurales doivent multiplier les dossiers et demandes, car la plus petite subvention compte. «C'est fatigant, on y passe beaucoup de temps», explique Antoine De Bruyn, directeur du Run Ar Puñs depuis 2012, mais ça permet aussi d'éviter le clientélisme.

Forcément, le fonctionnement est artisanal, avec un très faible recours aux prestataires extérieurs. Cuisine, ménage, tout est géré en interne. «On n'a pas de service d'ordre, le public se gère tout seul», souligne Antoine De Bruyn. Ce qui, couplé au cadre bucolique, participe à donner un cachet «authentique» à ces lieux. Cela se vérifie notamment au Moulin de Brainans, en plein Jura. Depuis 1995, cette ancienne porcherie devenue une discothèque est investie par l'association Promodégel, fondée en 1979 dans le but de «déglacer les oreilles des Jurassiens». «On ne voit pas de maison autour du lieu», explique sa directrice Claire Fridez, et parfois les artistes se demandent si le spectacle est vraiment complet.

Pourtant, le public répond toujours présent, n'hésitant pas à faire quarante-cinq minutes de route pour venir. Il faut dire que, même au sein des salles rurales, le Moulin est atypique. Avec sa jauge de 650 places, il peut accueillir de grosses têtes d'affiche comme Arthur H, Oxmo Puccino ou Juliette Armanet. «Les



page oblige. PHOTO SYLVESTRE NONIQUE-DESVERGNES

tourneurs n'ont pas peur d'envoyer des gros noms chez nous, poursuit Claire Frédez, ils savent que l'accueil comme le matériel seront bons.» Les autres oscillent plutôt entre 100 et 300 places, descendant jusqu'à 85 pour le Doc, dans le Calvados. Plus limitées dans la programmation, elles y gagnent cette proximité typique des petites salles.

«Pas d'attente de résultats»

Leur implantation suppose d'autres contraintes. «On ne peut rien faire en semaine, expose Arnaud Le Roux, programmeur du Run Ar Puiñs, et il faut forcément une voirie pour venir», ce qui les prive d'un public jeune. Mais surtout, «c'est impossible d'avoir une programmation très spécifique, on essaie d'alterner tous les styles», afin de satisfaire connaisseurs comme néophytes. Ces salles vont également miser sur des artistes émergents : le Run a accueilli les «premières dates des premières tournées» de Feu ! Chatterton ou Jain.

Leur exigence donne à ces lieux une réputation qui dépasse largement leur territoire. Le groupe de jazz et rap Kind of Guru, par exemple, a roulé deux heures trente depuis Rennes pour entrer en résidence au Run mi-octobre, puis à nouveau début mai. «C'est un lieu mythique en

Bretagne. En fait, c'est la première salle qu'on a contactée», racontent les musiciens. Ce premier soutien a entraîné celui des prestigieuses Transmusicales, qui coproduisent cette seconde résidence. «Il y a une vraie envie artistique au Run, ils ne regardent pas les chiffres», soulignent-ils.

Ces lieux peuvent également défendre d'autres esthétiques, à l'instar de la Big, en Corrèze. Initié en 2019 par le collectif Lost in Traditions, dont est issu le groupe vocal San Salvador, ce lieu est installé dans une grange appartenant au chanteur Gabriel Durif. L'objectif : défendre les musiques traditionnelles, cataloguées musiques actuelles, mais «qui n'ont presque aucun lieu de création dédié». La Big accueille de nombreuses résidences de niveau professionnel, malgré un aménagement de fortune : «Comme on ne peut pas chauffer, on ne travaille que l'été», explique Gabriel Durif. Le collectif cherche à acheter un nouveau lieu plus adapté, en s'associant avec le Centre régional de musiques traditionnelles du Limousin (CRMTL). Son directeur, Ricet Gallet, souhaite créer «un lieu d'exigence artistique, mais aussi ouvert sur son territoire».

Les faibles moyens dont disposent ces salles leur laissent plus de champ pour l'expérimentation et l'hybridation. «On est moins ob-

servé, il n'y a pas d'attente de résultats», constate Véra Beszonoff de la Fedelima. Les résidences, par exemple, peuvent durer plusieurs mois, ce qui permet d'imaginer des interactions entre artistes et population locale. «L'idée de croiser des artistes séduit beaucoup de gens qui souhaitent venir faire du co-working dans notre lieu», poursuit Ricet Gallet. Pour Antoine De Bruyn, du Run, «le temps long est très important, surtout dans nos sociétés où tout va si vite. En ruralité, c'est un luxe que nous pouvons nous offrir».

L'investissement des bénévoles

C'est aussi ce qui permet de laisser plus de place aux bénévoles. «Sans eux, la salle ne peut pas tourner», résume Claire Frédez, du Moulin de Brainans. Au Run, ils sont carrément devenus moteurs du projet. En 2018, notamment, le reste des bâtiments de la ferme est racheté au frère du fondateur, qui cède également la gestion du bar à l'association. «On a eu plein d'espaces qui n'existaient pas avant, et qui ont permis aux bénévoles de s'investir», souligne Antoine De Bruyn. Désormais, le Run accueille un marché bio chaque mercredi et une bibliothèque a été aménagée dans une caravane; les bâtiments sont collectivement transformés en lieu d'hébergement et de restauration, et un verger doit être planté. Progressivement, la tenue du lieu est devenue collégiale entre les sept salariés et la trentaine de bénévoles actifs.

Cet aspect hybride se vérifie partout ailleurs. «Quand vous êtes implanté en milieu rural, vous êtes obligé de faire avec la population locale, explique Gabriel Durif. Il y a de votre survie!» Ateliers de création dans des écoles ou les Ehpad, spectacles hors les murs, Amap, «la coopération est toujours à la base des projets», pour Véra Beszonoff. Chacun est donc unique, façonné par ces échanges. Le simple choix du lieu sera crucial : certains, comme Music'al Sol dans l'Aude, ont fait le choix de l'itinérance et de ne pas avoir de salle fixe; d'autres optent pour la mutualisation, comme l'Echo System, en Haute-Saône, qui a construit sa salle en partenariat avec une ressourcerie.

Ces salles participent d'une autre manière de concevoir la culture, en opposition à la vision habituelle qui repose sur la diffusion du haut vers le bas de la culture classique, implicitement jugée plus légitime. Pour Ricet Gallet, du CRMTL, «chaque personne est porteuse d'une culture». Mais les lignes bougent lentement. Selon la Fedelima, «le pouvoir centralisé a trop souvent l'habitude de penser que la ruralité est un désert culturel. Alors que quand on organise nos rencontres, on ressent un bouillonnement d'initiatives porté par des acteurs qui sont fiers de travailler là». Gabriel Durif conclut : «On n'a pas envie d'être une belle image de verdure pour Parisien désenchanté, mais ce pays qui bouge, qui vit.» Loin des villes, mais aussi loin des clichés.

LA DÉCOUVERTE

L'euphorie solaire de Flamingo Pier

Attendre qu'une pandémie paralyse le monde pour se retrouver dans le même studio. C'est à rebours de l'écrasante majorité des musiciens du globe, contraints au télétravail, que le trio néo-zélandais Flamingo Pier a parcouru l'île du Pacifique Sud au fil des confinements intermittents, passant d'un studio d'enregistrement à un autre pour finaliser les neuf titres de son premier album. Producteurs discrets (trois maxis en cinq ans), Bradley Craig, Dominic Jones et Luke Walker sont avant tout un collectif de DJ, des promoteurs de soirées et des organisateurs d'événements, dont le point d'orgue est le Flamingo Pier Festival sur la paradisiaque île Waiheke, qui rameute tout ce que la Nouvelle-Zélande compte de fans de house music.

C'est à la trentaine bien entamée que tous les trois se sont découverts une âme de musiciens, et la situation pour le moins inhabituelle liée au Covid, qui a provoqué l'annulation de toutes leurs dates de DJ, leur a permis pour la première fois de leur carrière de travailler physiquement dans le même studio, animés par un objectif commun : être une source de joie. Pari réussi : Flamingo Pier est de la première à la dernière note un bloc euphorique et solaire où se mêlent disco, house à l'ancienne, jazz funk, influences afros, latines, baléariques et psychédélices. Un sommet d'optimisme et de légèreté, antidote idéal à la morosité ambiante, aux antipodes des albums de confinement intimistes qu'on craint de voir débouler.

BENOÎT CARRETER

FLAMINGO PIER (Subway)